

« Raz de marée »

Michel Vaïs

Numéro 39, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1986). Compte rendu de [« Raz de marée »]. *Jeu*, (39), 156–158.

tions. On plaide aussi, dans *Chandeleur*, en faveur des Juifs hassidiques. Moins lourdement, il est vrai, mais cela ressemble beaucoup à une manière de se donner bonne conscience.

Le problème central de cette pièce est qu'on y installe patiemment un style pour mieux le briser à la fin. Traitée d'abord de façon réaliste, par petites touches impressionnistes, avec un point culminant au moment de la visite du mari désœuvré de la gardienne occasionnelle (juste avant qu'il se suicide), la pièce démontre un déploiement d'effets qui font mouche, jusqu'au chœur des esclaves, «*Va Pensiero*», de *Nabucco* de Verdi, soulignant le passage du mari. Mais après, patatras!, à la scène de la Chandeleur proprement dite, tout dégringole. Comment peut-on, après «*Va Pensiero*» (qui arracherait des larmes à une pierre) voir une nounou perdre son accent pour nous déclarer en québécois que les immigrantes sont bien à plaindre? J'ai alors cessé de croire à cette histoire, où pourtant se trouvent réunis tous les ingrédients nécessaires pour faire un bon spectacle, dans un certain rayon: vraisemblance des situations, vérité des personnages, intérêt de la structure dramatique, qualité de l'interprétation, où se distinguent Pascale Montpetit en Sara et Hubert Loiselle dans le rôle ingrat, effacé mais poignant du mari suicidaire. Et, j'oubliais, Marie Tifo en Almira, jusqu'à sa mutation *ex abrupto*.

michel vaïs

«raz de marée»

Texte de Denis Bouchard et de Rémy Girard; mise en scène: Gilles Renaud; décors et costumes: Lou Fortier; éclairages: Claude Accolas; chorégraphie: Carol Jones; conception de la bande sonore: Richard Soly. Avec Denis Bouchard, Rémy Girard, Julie Vincent et Charles Vinson. Une production du Klaxon, présentée à la Licorne, du 19 avril au 31 mai 1985, à la salle Louis IX de l'église Saint-Louis de France, du 1^{er} au 23 novembre 1985, ainsi qu'en tournée québécoise.

le train de l'actualité

Le Klaxon, c'est le noyau de l'équipe de *la Déprime* qui frappe encore. Dans un cas comme dans l'autre, Rémy Girard, Denis Bouchard et Julie Vincent, accompagnés de quelques acolytes, ont *fabriqué* (c'est le mot qui convient) un spectacle à sketches style *Broue*, sketches vaguement reliés par de grosses ficelles, dans lesquels ils ont pu donner libre cours à leur immense talent d'interpréter rapidement des personnages comiques.

Les artisans de *Raz de marée* ont tous fait un séjour plus ou moins long à la Ligue nationale d'improvisation. Girard a même été l'animateur vedette de ce rejeton de la L.N.I. qu'était la Kermesse, et Julie Vincent enseigne l'improvisation à l'École nationale de théâtre. Ils sont donc passés maîtres dans l'art de la composition quasi instantanée de types sociaux, de portraits esquissés en deux gestes et un regard, dont le public se sent vite complice. Déjà, dans *la Déprime*, le fiancé (Denis Bouchard) qui avait raté son autocar pour Chicoutimi et qui se voyait forcé de se marier par téléphone, atteignait un sommet du genre. *La Déprime* avait donc bien

marché, à la Licorne, au Rideau Vert (eh oui!), comme en tournée. Il restait à trouver une nouvelle idée. Celle de la campagne électorale en était une en or. La politique n'est-elle pas un de nos sports nationaux, au même titre que le hockey? (Déjà, il y a vingt ans, longtemps avant la L.N.I., Claude Levac et Françoise Loranger avaient associé les deux, avec la complicité de Paul Buissonneau, dans *le Chemin du Roy*.) Nous ne sommes jamais bien loin d'une élection, à un niveau ou à un autre, et les campagnes se ressemblent toutes: mêmes moeurs, même jargon pour initiés, même slogans creux («un vote pour le R.A.T., c'est un vote pour l'électorat»), mêmes organisateurs carriéristes — qu'ils soient bleus, rouges ou cramois —, même tendance à évacuer l'idéologie au profit du culte de la personnalité et de la quête du Chef.

Raz de marée, ce n'est donc pas une pièce politique, mais une comédie qui s'accroche au train de l'actualité: la création, à la Licorne, précédait de peu la victoire con-

servatrice à Ottawa et la reprise, à la salle Louis IX, coïncidait avec la campagne qui a ramené les Libéraux à Québec. Mais tout en parasitant l'actualité, l'oeuvre la transcende par la vérité du jeu des personnages et la vraisemblance des situations qui, tout en étant un brin forcées, restent souvent bien en deçà de la réalité. Plutôt que d'une intrigue, on peut parler d'une mise en situation. Le candidat du R.A.T. (Regroupement pour l'action tranquille) prépare son discours d'acceptation de la charge de premier ministre, hanté par le fantôme du vieux «Cheuf» et pas tout à fait prêt à endosser son costume. Autour de lui s'agitent une vingtaine de personnages. Sa femme, venue le faire chanter, avec son avocat, en lui rappelant qu'il est en instance de divorce; Archie Bilodeau, l'organisateur en chef du parti, affairiste rondouillard et magouillard; Jacques St-Hilaire, organisateur dans le comté, futur vieux débris déjà imbibé de scotch; Sylvie Godbout, coordonnatrice de la soirée des élections; des scrutateurs, des journalistes, des voteurs «professionnels» à la



«Une comédie qui s'accroche au train de l'actualité», *Raz de marée*. Sur la photo: Denis Boucard, Julie Vincent, Charles Vinson et Rémy Girard. Mise en scène: Gilles Renaud. Photo: Jean-Guy Thibodeau.

solde des organisateurs, des fiers-à-bras, la grande vedette Babette Boris qui tient à apparaître, telle la Vénus de Botticelli, dans sa coquille Saint-Jacques pour pousser sa gueulante devant le nouveau chef, etc. Quiconque a déjà participé à une campagne électorale québécoise ne peut manquer d'être frappé par la justesse de la description. D'ailleurs, les journaux nous fournissent sans cesse des exemples de situations semblables, cocasses ou troublantes. Ainsi, lors de la dernière campagne québécoise, comme dans *Raz de marée*, deux candidats d'une même circonscription portaient les mêmes nom et prénom. Quant aux exemples de candidats «parachutés» contre l'avis des organisateurs locaux, ils ne se comptent plus.

Le personnage le plus convaincant est sans contredit celui de l'organisateur en chef Archie Bilodeau, campé par Rémy Girard, qui tient tout le spectacle dans le creux de sa main. Ses duos avec Denis Bouchard, en Jacques St-Hilaire, ont l'efficacité d'un sketch de Laurel et Hardy. Il suffit d'un éclat de rire du premier (qui s'exclame à tout moment : «C'est de toute beauté!») et d'un coup de glotte du second (Bouchard donne l'impression de *fondre* à vue d'oeil) pour saisir toute la profondeur qui se cache sous les masques de leurs personnages. Hormis Charles Vinson, qui, à la salle Louis IX, avait le rôle ingrat d'interpréter un chef sans caractère ni colonne vertébrale, les acteurs se transforment constamment avec des moyens très simples : quelques accessoires, vestimentaires ou autres, suffisent à faire croire à la vraisemblance de Crowbar Morin ou de la journaliste de Radio-Canada en possession d'une cassette au contenu «explosif». C'est dans ce rôle que Julie Vincent trouve ses meilleurs moments, mais dans l'ensemble, les personnages féminins de la pièce sont plus stéréotypés.

À la Licorne, où le spectacle a été créé, deux problèmes caractérisaient la production. D'une part, après un début très

dynamique, l'action s'étiolait en deuxième partie, surtout lorsque apparaissait le vieux «cheuf»; d'autre part l'exiguïté du lieu empêchait de croire à ce sous-sol d'église rempli de partisans et, surtout, à cet espace multiple et imaginaire où le futur chef dialoguait avec son illustre prédécesseur. La salle Louis IX, elle, est un authentique sous-sol d'église, où ont sans doute eu lieu de vrais meetings. L'action a été resserrée (mais elle pourrait l'être encore : la seconde partie, largement superflue, ne relance pas vraiment l'intérêt après l'entracte). Quant au lieu, il était superbement habité par les quatre acteurs, qui semblaient parfois se multiplier par dix, en particulier au moment où Crowbar Morin se débarrassait d'un adversaire derrière une porte tandis que dans le terrain de stationnement, un autre drame se jouait, dont nous étions témoins grâce à un walkie-talkie accidentellement relié au système de son de la salle. Une scénographie ingénieuse permettait aussi aux acteurs de passer facilement de la scène à la coulisse, en traversant un rideau réversible, éclairé différemment. Enfin, le public de cette immense salle polyvalente était mieux intégré à l'action, sans parler des vrais cameramen de Radio-Canada qui, le soir de la première, filmaient effectivement pour la télévision la *fausse* journaliste décrivant la soirée d'élection.

Un spectacle à faire «tourner» dans tous les sous-sols d'église du Québec, et tant qu'il y aura des élections!

michel vaïs